

Dans tous ces cas, nous voyons généralement l'éruption se propager, remonter la jambe et envahir tout le corps. Parfois l'intérieur de l'oreille est le siège de l'éruption. D'ailleurs, quoique le creux du paturon semble être le principal siège de l'affection, aucune autre partie du corps n'en est exempte.

Quand on laisse la variole suivre naturellement son cours, elle atteint toute son intensité vers le dixième jour, après quoi elle dessèche habituellement pour former une gale brune adhérente qui se détache spontanément après dix ou douze jours, ou bien qui est lavée. En tombant, cette croûte laisse la place guérie, mais non exempte des marques de la picotte.

Si les chevaux sont tenus trop longtemps au travail, ou s'ils ne sont pas traités d'une manière convenable, et que par suite le cours régulier de la maladie est contrarié ou interrompu, la peau et les tissus plus profonds s'enflamment considérablement; des crevasses se forment dans les talons qui deviennent une source d'ennuis et d'embarras pour la guérison qui est par là retardée et est toujours plus imparfaite; la peau devient plus épaisse et dépouillée de poils par endroits.

La maladie n'est jamais mortelle, et traitée convenablement, toutes ses phases s'accompliront en trois semaines et elle laisse l'animal aussi bien qu'avant.

Sur les domestiques et les étudiants du Collège vétérinaire qui ont été accidentellement inoculés, il s'est produit quelque chose d'identique à la vaccine. La plus grande partie avaient été affectés à la main. Pendant environ trois jours, ils se plaignirent de lassitude, de cuisson et d'enflure à la main, avec un point vésiculaire entouré d'une auréole rouge. L'enflure s'étendit jusqu'à l'aisselle. A la maturité de la vésicule, la fièvre diminua, et les phases de la vésicule, de la pustule, de la dessiccation s'accomplirent régulièrement, la croûte tombant vers le dixième jour, laissant une dépression bien marquée semblable aux marques que laisse après elle la vaccination.

La fig. 1 représente le siège ordinaire de la maladie dans le sabot; la fig. 2 la représente ayant son siège sur les cuisses, et la fig. 3 sur le museau et dans le nez.

Ces dessins ont été pris sur nature sur des sujets actuellement en traitement.

HORTICULTURE.

Couches chaudes.

Voici l'époque où toute bonne ménagère de la campagne, tire du fond de ses armoires les sacs de graines qu'elle a récoltés dans la dernière saison, en fait un choix et se prépare pour faire ses semis du printemps. Je dis, toute bonne ménagère, car je n'admets pas comme telle, une femme de cultivateur qui ne se ferait pas donner et préparer par son mari un petit coin de terre, proportionné aux besoins de la famille, pour y installer son potager. Je ne dirai pas dans cet article ce que doit être ce potager, et de quelle manière il doit être cultivé. Aujourd'hui, je ne veux parler que des travaux préliminaires à faire pour avoir ce qu'il faut pour la culture d'un jardin.

Dans notre Province, et surtout dans la partie de l'Est, les printemps sont si froids, les étés si courts et les automnes si rudes que pour arriver à un résultat passable, avec un potager ou un parterre, il faut empirer sur les saisons, et prendre un peu sur l'hiver, afin de suppléer à ce que les autres ont de déficient en durée et en température. Le moyen à employer pour y parvenir, c'est de faire des couches chaudes, sous lesquelles l'on hâte la germination des graines, de manière à les faire croître à un certain degré, afin d'avoir à mettre en terre, au temps où le jardin ne serait bon qu'à ensemer, des plantes au lieu de graines, et de gagner ainsi sur la mauvaise saison un mois et même plus.

Etablissons d'abord quel est le meilleur temps pour faire une couche chaude. Je n'écris pas ici pour les amateurs et les jardiniers qui veulent se procurer du très-bonne heure des primeurs, les uns pour satisfaire leur gourmandise, les autres pour en avoir un prix élevé sur le marché. Je n'écris ici que dans un but pratique et utile à tous les cultivateurs, hors de la portée desquels se trouve la culture des primeurs dont je viens de parler. Pour la partie Est de notre Province,

le meilleur temps, d'après mon expérience personnelle de plusieurs années, pour faire une couche-chaude, est le mois d'avril, disons entre le sept et le quinze. Pour la partie Ouest, c'est-à-dire à partir de Trois-Rivières en montant, on peut les faire sans trop de peine ni de risques, dans la dernière moitié du mois de mars. Des couches-chaudes confectionnées à ces deux époques, suivant l'endroit où elles se trouvent, et faites d'après les règles que je vais poser plus bas, ne peuvent manquer de donner un bon résultat. Faites plus tôt, elles donnent trop de trouble pour être de quelque utilité au commun des cultivateurs.

Voici quel est le mode que j'ai suivi depuis grand nombre d'années pour faire mes couches-chaudes, et ce mode m'a donné des résultats plus satisfaisants que n'importe quel autre; je ne crains donc pas de l'indiquer comme étant le meilleur à mon avis. Choisissez, si faire se peut, un terrain sablonneux, sec, et en pente. Creusez-y une fosse de deux pieds et demi de profondeur sur six pieds de longueur, donnant à cette fosse une plus ou moins grande largeur, suivant la longueur que vous voulez donner à votre couche-chaude. C'est dans cette fosse que vous devrez déposer, par lits successifs de six à huit poices, le *fumier de cheval frais, sortant de l'écurie et n'ayant pas encore chauffé*, qui doit faire la base de votre couche-chaude et y développer la chaleur nécessaire pour combattre les rigueurs de la saison, et permettre aux graines de s'y développer. Ce fumier doit être bien foulé, par couches égales, et présenter à sa face supérieure une surface parfaitement unie. Tous les floristes et jardiniers américains conseillent de mettre le fumier en tas et de le laisser chauffer quelque temps, puis de le rompre et le remettre encore en tas avant de le mettre dans la fosse. Je ne dirai qu'un mot de cette méthode, et il suffira pour indiquer ce que j'en pense. Je l'ai essayé une fois, et pour résultat j'ai eu le trouble de vider ma couche-chaude, d'y remettre du *fumier vert, non chauffé*, et comme conséquence, j'ai perdu quinze jours à attendre la chaleur qui n'est pas venue. Peut-être que dans le climat plus doux des Etats-Unis, cette méthode est bonne, mais pour notre climat plus rigoureux, je la crois mauvaise et la dénonce comme telle. Sur cette fosse ainsi remplie, établissez un cadre de six pieds de large, et de même longueur que la fosse, ayant une profondeur de douze poices en avant et de quinze à seize poices en arrière. Ce cadre doit être fait en madriers de trois poices, et comme il se trouve dans des conditions qui l'exposent à pourrir vite, on fera bien de prendre, pour le faire, des madriers de cèdre, si l'on peut s'en procurer. Dans ce cadre vous mettez sur le fumier six à huit poices de bon terreau tamisé que vous avez soin d'arroser avec de l'eau bouillante avant d'y rien semer, afin d'exterminer les œufs et les larves des insectes nuisibles qu'il renferme, ainsi que les graines de mauvaises herbes. Un moyen encore plus radical est de passer ce terreau au four. En donnant au cadre la hauteur que je viens d'indiquer, il y aura assez d'espace entre la surface du terreau et les panneaux de la couche pour permettre aux plantes de croître suffisamment sans être gênées dans leur essor.

J'en arrive maintenant à la manière de couvrir la couche. De temps immémorial l'on s'est servi de vitreaux, et pour la culture des primeurs, etc., c'est ce qui convient le mieux; mais pour une culture économique comme celle dont je parle, ils sont coûteux, et peuvent être remplacés par quelque chose de plus avantageux à tous les points de vue; les vitreaux se brisent facilement, les carreaux coûtent cher à remplacer et sont longs à poser; il faut les manier avec précaution, et, au cas de grandes chaleurs causées par le soleil, ils exposent les plantes à être *échaudées*, si l'on n'a pas la précaution de blanchir le verre ou de se servir de paillassons. Je suis parvenu à obvier à tous ces inconvénients en me servant de coton huilé au lieu de vitres. Voici comment, depuis longtemps, je prépare mes panneaux de couches-chaudes. Je fais un cadre en bois sur lequel je pose du coton de la plus mauvaise qualité possible, qui remplit aussi bien le but que l'on se propose d'atteindre, que le meilleur. Je prends donc du coton de 4 à 5 centins la verge. Lorsqu'il est cloué sur le cadre et bien tendu, je l'enduis d'une couche d'huile de lin chauffée; je laisse sécher cette couche au soleil, ce qui demande à peu près une journée, puis je mets une nouvelle couche que je laisse également sécher, puis une troisième. Des barres transversales traversent le cadre à angle droit, et empêchent le coton de creuser en dedans lorsqu'il pleut ou neige dessus. Les plantes viennent parfaitement sous ce couvert, et ne sont pas exposées à la trop grande chaleur du soleil. La couche ne demande pas, non plus, autant d'arrosage, avec ce système, l'évaporation étant bien moins considérable, la vapeur se déposant en gouttelettes sur la surface intérieure de la toile pour retomber sur la couche lorsqu'elle s'y trouve en trop grande quantité.

Voici donc la couche prête à recevoir les graines. Placez-y un thermomètre, et lorsque vous verrez que la chaleur en plein soleil n'excède pas 80° degrés à midi, vous pouvez semer vos graines. Je ne m'étendrai pas ici sur la manière de semer; je me contenterai de dire que les graines très-fines doivent être semées sur la surface même et recouvertes d'une couche excessivement mince du terreau réduit en